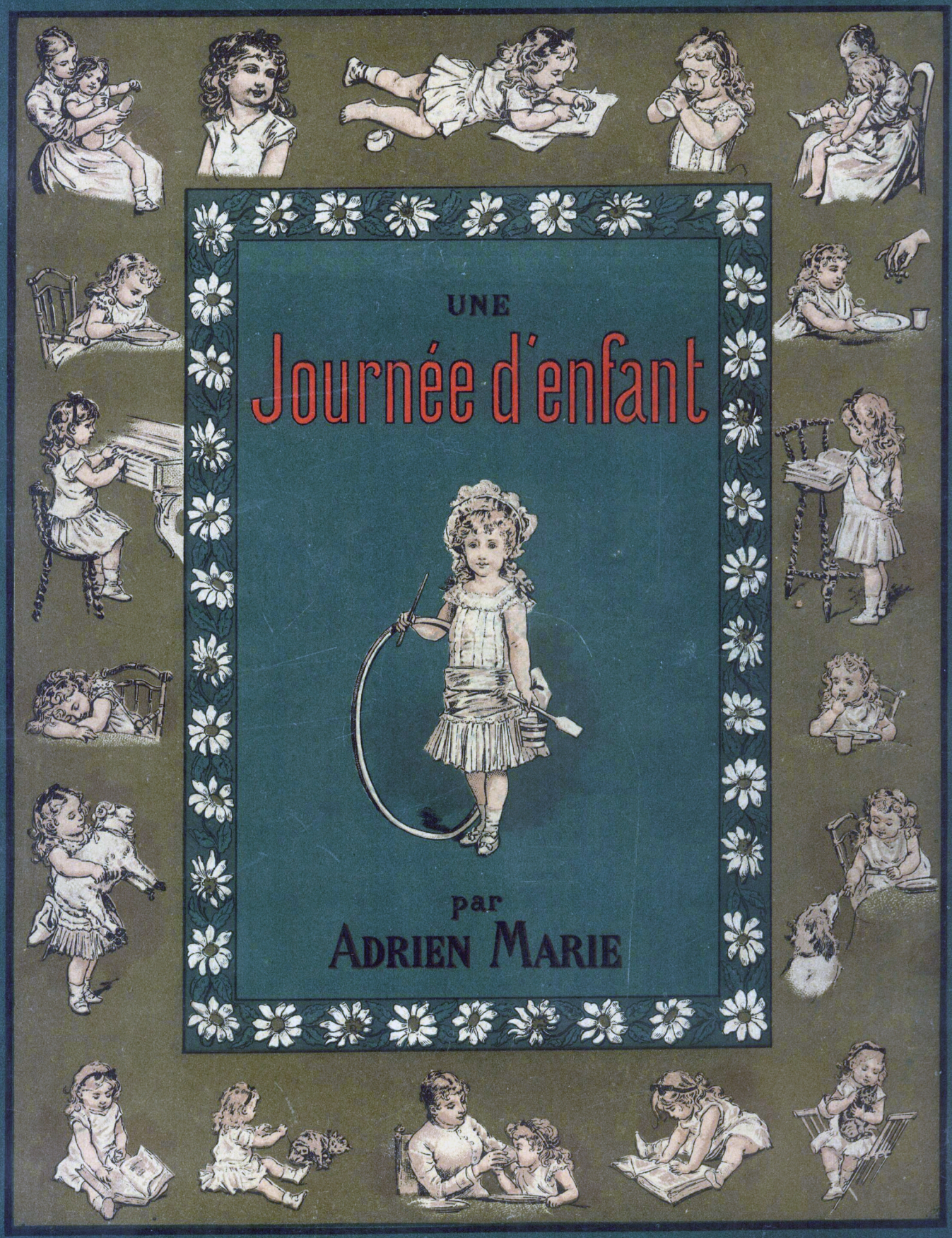
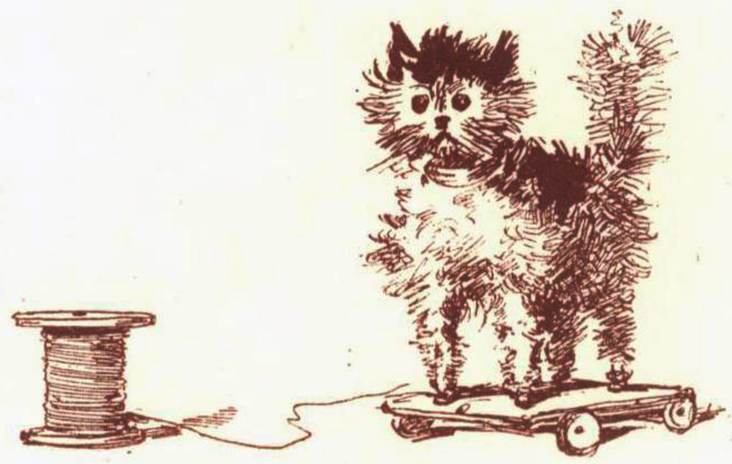


PARIS. IMP. BINGER, ARENTS, DES FOSSÉS & Cie

1 150

UNE

JOURNÉE D'ENFANT



A LA MÊME LIBRAIRIE

Il existe une édition de grand luxe de l'album **Une Journée d'Enfant,** sans le texte, format in-4° jésus, avec tous les sujets reproduits en photogravure et tirés en taille-douce.

HENRI DEMESSE

UNE

JOURNÉE D'ENFANT

SOIXANTE-QUINZE COMPOSITIONS

PAR

ADRIEN MARIE

PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie ÉDITEURS

G. BOUDET, SUCCr

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

—

1889

DIRECTION ARTISTIQUE

DE

H. LAUNETTE

Le Réveil — Bonjour, Maman — Le Lever

— Elle dort?

— Oui, chut!...

A travers la guipure des rideaux de la petite chambrette pénètre un gai rayon de soleil.

Le Papa et la Maman de Mlle Marguerite marchent à petits pas, de crainte de réveiller leur fille adorée.

Ils sont là, tous les deux, de chaque côté du mignon berceau orné de rideaux blancs garnis de belle dentelle ; ils retiennent leur souffle, sourient et parlent à demi-voix :

— Est-elle jolie!

— Comme elle repose paisiblement! Comme elle est gracieuse!

Papa veut embrasser sa fille, Maman l'en empêche.

— Tu la réveillerais!

Mlle Marguerite, toute rose et blanche, est grassouillette à plaisir.

Sa peau, au grain très fin, est trouée aux coudes, aux genoux et autour du cou d'adorables fossettes que Maman appelle des nids à baisers.

Elle a de magnifiques cheveux d'un beau blond doré qui frisottent drôlement sur son front et sur sa nuque aux reflets couleur d'ambre.

Vraiment elle est jolie à croquer dans le doux abandon du sommeil.

Un de ses bras nus repose sous sa tête et creuse l'oreiller, dont la taie, de fine batiste, porte son chiffre, M, en une grande lettre brodée.

La mignonne serre contre sa poitrine une petite poupée, son jouet préféré, et, sur sa couverture, on voit un mouton, couché sur le dos, les quatre pattes en l'air.

Papa est désespéré de ne pouvoir embrasser Mlle Marguerite; mais le travail le réclame :

Il faut qu'il passe dans son atelier; il est peintre et il a plusieurs œuvres en train qu'il doit achever.

Il aime son art avec passion, et puis, il veut « gagner des sous » pour que sa fille soit heureuse, pour qu'elle ait de beaux joujoux et de belles robes.

— Allons, je m'en vais! dit-il en soupirant.

— Eh bien !... fait Maman, embrasse-la donc; mais doucement,... très doucement !

Papa, satisfait, sort de la chambre.

Maman l'accompagne jusqu'à l'atelier, vaste pièce qui s'étend au deuxième étage du petit hôtel qu'ils habitent, mais elle reviendra bientôt pour guetter le réveil de sa chérie.

Elle sait quelles joies l'attendent à cette heure bénie dont elle se rappellera plus tard les ineffables délices.

La chambrette de Mlle Marguerite est tendue d'une jolie étoffe perse, à fond crème, semée de fleurettes bleues; elle est éclairée par une fenêtre donnant sur un jardinet qui s'étend derrière l'hôtel.

De grands arbres y croissent et abritent des légions d'oiseaux qui se poursuivent gaîment à travers les branches.

Ils chantent à plein gosier pour célébrer le retour du soleil, qui, maintenant, darde un de ses rayons d'or sur le visage de la petite dormeuse.

Soudain elle fait un mouvement..., elle ouvre les yeux. Oh! les beaux yeux : ils sont bleus comme le ciel de ce jour radieux — on est à la fin du mois de mai.

Mlle Marguerite se soulève sur son coude, rejette ses couvertures, s'assied, passe une de ses jambes à travers les barreaux de son berceau et se frotte les yeux pour se réveiller tout à fait.

— Bonjour, Fanchon!

Fanchon, c'est la poupée qui a passé la nuit dans ses bras, c'est « sa fille ».

— Embrasse petite mère, ma Fanchonnette!

Elle prend la poupée dans ses deux menottes et l'embrasse à pleine bouche.

Puis elle la recouche, se recouche elle-même, grignotte distraitement un petit gâteau qu'elle partage de bon cœur avec le mouton qu'elle a embrassé aussi.

— Bée! Bée! Bée! le Frisé! Faites risette!

Mais Mlle Marguerite, qui est aux aguets et se retourne sur sa couche avec une vague impatience, entend un léger froufrou.

— Coucou, ma fille!

Mlle Marguerite sourit et jette le Frisé, qui dégringole sur le tapis... C'est Maman, c'est petite mère!

Oui, c'est elle, en robe de chambre, les cheveux dénoués, toute gracieuse, toute mignonne elle aussi, comme une fragile statuette en porcelaine de Saxe.

Elle court vers le berceau, ivre de joie; elle y prend sa fille; Mlle Marguerite passe ses deux bras, collier vivant, autour du cou de Maman; elle la baise et l'embrasse, encore, encore; elle la mange de douces caresses!

— Bonjour, Maman!

— Bonjour, ma fille chérie!... Bonjour, mon enfant!... Bonjour!

Et l'étreinte est bien douce, allez!

La mère, émue, est radieuse; elle ferme à demi les yeux, toute

BONJOUR, MAMAN!

frissonnante sous les caresses de sa chère petite; elle sourit ; elle a du bonheur pour toute la journée!

Ah! mes enfants, aimez bien votre mère,... tendre créature qui ne vit que pour vous!

Maman, qui n'est pas égoïste, songe à son mari qui travaille là-haut :

— Pauvre Papa! dit-elle.

La bonne attachée spécialement au service de Mlle Marguerite, la douce Joséphine, une vigoureuse fille de la plantureuse Bourgogne, a paru cependant; elle ouvre la fenêtre et fait jouer les jalousies.

Le soleil entre avec l'air parfumé du matin.

Et l'on entend plus distinctement les roulades éperdues des chanteurs ailés ; leurs gazouillements brodent une phrase perlée sur le fond grave que produit, en sourdine, la lointaine et formidable rumeur de Paris qui travaille...

Première Toilette

— Ding ! Ding ! Ding !

— Déjà neuf heures ! dit Maman, je vais faire ma toilette. A tout à l'heure, ma fille !

Joséphine, qui était sortie une minute, reparaît, portant une bouillotte, et Mlle Marguerite regarde de travers les terribles apprêts qui se font à quelques pas d'elle.

Maman, qui est très sagace, comprend les motifs de ces regards obliques :

— Tu seras bien sage, n'est-ce pas, ma fille chérie ? Tu ne pleureras pas quand Joséphine te débarbouillera ? C'est si vilain de pleurer ; ça t'enlaidit !

La fillette fait la moue.

Elle sait que l'instant critique approche ; elle a ceci de commun

avec Mimi, l'ami chat, que nous verrons bientôt, qu'elle a horreur de l'eau sur son visage.

Maman embrasse sa fille et sort, marchant à reculons, en lui envoyant des baisers.

La douce créature souffre quand sa chérie pleure, et elle aime mieux ne pas assister à la scène épouvantable qui se prépare.

C'est qu'en effet, — chose horrible à penser, — il s'agit de procéder au débarbouillage.

Aï! Aï! Aï! — Joséphine apprête son plus beau sourire!... Oui, mais Mlle Marguerite le connaît, ce sourire-là, fâcheux indice, prélude des plus désagréables ablutions, et elle se met à grincer des dents :

— Viens, ma mignonnette? Viens, mon chérubin? Viens, ma petite mésange, mon joli chardonneret. Sois gentille, ma petiote! J'irai tout doucement, je te le promets!

Et, asseyant l'enfant sur ses genoux devant une chaise qui porte la redoutable cuvette, elle plonge d'une main sûre l'éponge dans l'onde tiède où Mlle Marguerite a fourré d'elle-même ses menottes jusqu'au coude, car elle aime à « barbotter ».

— Hi! Hi! Hi! Je ne veux pas! Hi! Hi! Hi! Laisse-moi, méchante,... méchante Fine!

— Là! là! Ça sera fini tout de suite! Là! Oh! qu'elle est belle!

Voyez la grande fille, comme elle est sage, elle ne dit rien. Là! ma petiote, c'est fini! Ma petite chatte... C'est fini!

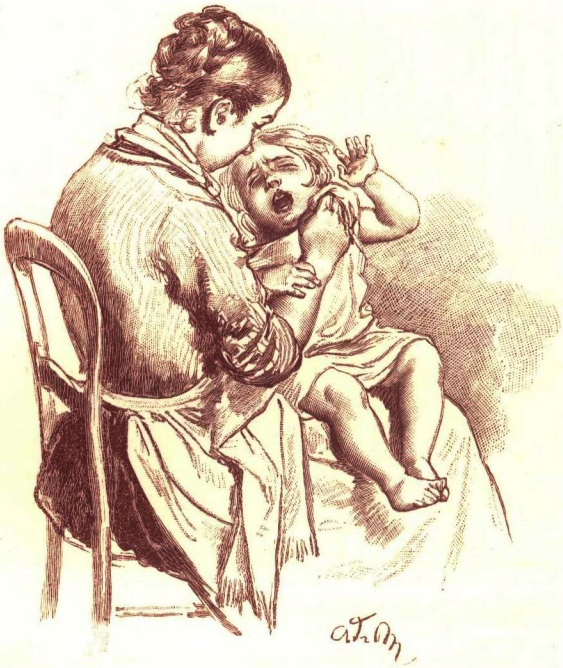
Mlle Marguerite est furieuse.

Elle fait une horrible grimace.

Ses petites jambes s'agitent désespérément et de grosses larmes coulent sur ses joues.

— C'est fini! Là! Il faut que je t'essuie maintenant.

— Méchante! Tu me fais mal! Je le dirai à Papa, Hi! Hi! Hi!



Le jeu de l'essuyage ne va pas plus que celui du débarbouillage à la fillette, qui se fâche sérieusement cette fois et écarte de la main la main de Joséphine.

— Je le dirai à Papa et tu verras!

Oh! comme elle a le cœur gros, la jolie petite Marguerite!

C'est fini!

Le reste de la toilette, qui consiste en un exercice de gymnastique variée pendant lequel Joséphine fait prendre à l'enfant les poses les plus plastiques et les plus adorables, s'effectue sans encombre.

La fillette fait encore la moue; mais la bonne la prend doucement dans ses bras robustes et la hisse sur une chaise.

— Oh! la grande fille!

Une habile flatterie est appréciée par tous, petits et grands : elle produit toujours son effet.

Mlle Marguerite est très fière d'apparaître aussi grande, et, tout en jouant avec un de ses souliers, elle oublie peu à peu les instruments de torture : cuvette, éponge, serviettes, savon,... lesquels constituent un supplice connu dès la plus haute antiquité sous ce vocable : la question de l'eau !

Joséphine s'est agenouillée près de la grande fille et lace son corset.

Là, c'est fait !

A présent Mlle Marguerite est bien éveillée, plus grognon du tout, car la grosse corvée de chaque jour est accomplie.

Elle est ravissante en son coquet déshabillé, demi nue encore, avec ses beaux cheveux dorés épars comiquement, sa petite frimousse fraîche que le débarbouillage a légèrement teintée de rose ; avec ses grands yeux préoccupés, car elle a vu deux moineaux se poser sur la barre d'appui du balcon enchevêtré de plantes grimpantes...

Tui ! Tui ! Tui !

Pieds nus, Mlle Marguerite marche vers la fenêtre, à pas de loup...

Tui! Tui! Tui!

Elle approche,... plus encore!...

Elle étend la main!...

Ses yeux brillent!...

Elle est tout agitée! Pft!

Déjà les deux moineaux sont perchés dans l'arbre, là-bas!

Mlle Marguerite les regarde, déçue, la main toujours tendue!...

— Il fallait leur poser un grain de sel sur la queue! dit en riant Joséphine.

Et, de nouveau, elle met la fillette sur ses genoux pour chausser de bas minuscules d'adorables petits petons roses.

— Un grain de sel sur la queue? Pourquoi faire?

— C'est comme ça qu'on prend les oiseaux dans mon pays.

— C'est loin, ton pays, dis?

— Oui!

Les deux petons sont chaussés, et il faut voir les grands souliers de Mlle Marguerite!

— Je veux les attacher, Fine, tu me le permets?

— Tu ferais des nœuds!

— Non!

La petite tire de toutes ses forces sur les cordons de ses souliers, essayant de les boucler ; elle apporte à cette besogne une attention soutenue, mais vaine ! Enfin Joséphine l'aide, et les souliers sont mis.

Pendant que la bonne cherche la robe de Mlle Marguerite, celle-ci a ramassé le Frisé qui gisait sur le sol et, comme Joséphine passe à l'enfant son petit vêtement de chambre, une nouvelle conversation s'engage.

— Est-ce qu'il y a des moutons dans ton pays, Fine ?

— Certainement !

— De « quoi qu'ils » mangent ?

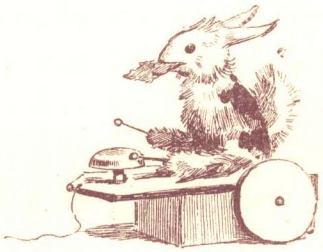
— De l'herbe !

Cette révélation rend Mlle Marguerite rêveuse.

Cependant Joséphine va à l'office chercher le déjeuner de la fillette. Restée seule, elle s'assied sur le tapis et, devenue grave, une main sur son soulier, elle cherche la combinaison par laquelle Fine a pu réaliser la boucle des cordons ; elle en tire un,... il glisse. — Allez donc ! Le nœud est fait !

Et comme la bonne reparaît :

— Regarde ! dit Mlle Marguerite triomphante, moi aussi, j'ai fait une boucle !



Premier Déjeuner – L'ami Chat

— Mamzelle est servie! dit Joséphine.

La chaise haute, en bambou verni, qui sert à Mlle Marguerite lorsqu'elle prend place à la grande table, dans la salle à manger, entre Papa et Maman, se décompose en deux par une combinaison ingénieuse pour former siège et tablette.

La bonne a posé sur la tablette une jolie tasse ornée de peintures naïves représentant un magnifique coq bien campé sur ses pattes, et cambrant sa taille pour pousser un sonore Cocorico.

— Cot, Cot, Cot, Codecque! fait la fillette, car la vue de ce coq la met toujours en gaîté.

— Cocorico! Cocorico! répond Joséphine, qui joue avec Mlle Marguerite comme un bébé de trois ans.

— Cot, Cot, Cot, Codecque!

Ce concert de basse-cour, duo assourdissant d'ailleurs, prend fin, car le chocolat fumant et parfumé répand dans la chambre son arome qui allèche la fillette.

— A table!

Joséphine met une serviette au cou de Mlle Marguerite, qui, déjà, a saisi son pain mollet, à croûte dorée, bien beurré par la cuisinière.

— Attends que je fasse un nœud à la serviette.

— Ah!... tu vois bien que tu fais des nœuds aussi, toi! dit la fillette narquoise.

Elle prend place.

Elle s'est tant agitée déjà que ses petits bas tombent en tirebouchon sur ses souliers, mais cela importe peu!

Le repas commence. La petite a grand faim.

Patatras! Qu'est-ce que c'est que ça?

— Gnouf! Gnouf! Gnouf!

C'est l'ami Turc, le chien de la maison, un beau toutou noir et blanc, au poil frisé, à l'œil vif et intelligent.

Mlle Marguerite sait fort bien ce qui l'attire : le chocolat, parbleu! — Oh! le vilain gourmand! — mais elle affecte de ne pas le voir, elle paraît toute préoccupée de choses excessivement sérieuses.

Turc, assis sur son derrière, près d'elle, la regarde avec des yeux ardents de convoitise.

De temps à autre il aboie tout doucement pour attirer son attention; sa queue frétille, s'agite, frappe le tapis. Vains efforts! Mlle Mar-

LE PREMIER DÉJEUNER.

guerite ne bronche pas. Elle paraît de plus en plus abîmée dans ses pensées.

Tout à coup, elle se tourne à demi et chante :

Il est bon, bon, mon chocolat,
Tu n'en auras pas, Nicolas.
Et voilà!

— Turc, pas sage... aura pas de chocolat... ça sera pour Bob!

Bob est un caniche en carton monté sur une planchette à quatre roues.

Mlle Marguerite va le chercher et lui met la tête dans sa tasse.

Alors Turc, vraiment vexé, se lève et sort de la chambre dignement, ce qui déconcerte un peu, tout d'abord, Mlle Marguerite; mais elle a vite oublié l'incident.

— Bob, venez promener au Luxembourg avec petite maîtresse. Il fait beau temps, nous irons voir Guignol, nous ferons des pâtés de sable, venez, mon bon chien!

La fillette prend la ficelle attachée à la planchette de Bob et marche comme une dame en traînant le caniche.

Tout à coup elle s'arrête gravement, elle s'est souvenue que les gardes du jardin du Luxembourg ont un jour donné la chasse à Turc qui avait suivi Maman à la promenade.

— Bob, les chiens n'entrent pas dans le jardin du Luxembourg, vous m'attendrez à la grille...

— Miaou! Miaou!

Bob est délaissé, sur le flanc, à moitié chemin du Luxembourg!...

Minet est là; Minet est vivant, c'est bien plus amusant!

— Bonjour, Minet!

Mais Minet n'est pas en train pour le moment; il saute de son siège sur un autre où la fillette le poursuit, le prend enfin dans ses bras et s'assied à sa place.

— Attends, nous allons bien nous amuser! Minet... Va chercher la petite pelote, va!...

Le chat bondit sur la pelote, et ce sont des rires, des éclats de voix avec des sauts, des écarts, des culbutes au cours desquelles Minet s'accroche à la robe de Mlle Marguerite, qui se relève, éperdue, court de nouveau, retombe, se fâche, pleure, gronde, rit tour à tour et produit un tapage d'enfer, — jeu qui plaît beaucoup à la fillette et que Papa a dénommé « faire les quatre cent dix-neuf coups! »

Le Bain — Dans la Baignoire — Le Repos

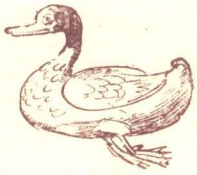
Maman survient au milieu de ces ébats; elle est coiffée à présent et jolie à ravir.

Oh! la mignonne maman!

Mlle Marguerite sait ce que veut dire la venue de sa petite mère : l'heure du bain est arrivée.

Pour le bain, la fillette ne se fait pas prier : barbotter est son bonheur.

Elle passe donc avec Fine dans le cabinet de toilette où la petite baignoire est préparée.



En un clin d'œil, elle est dépouillée de ses vêtements; ses cheveux sont retroussés sur son crâne en un chignon soyeux dont elle est fière; elle apparaît toute nue comme ces jolis Amours joufflus que le peintre Watteau mettait sur ses toiles...

Elle risque une jambe dans la baignoire... l'eau n'est pas trop chaude; tout va bien!...

Elle s'assied sur le sac de son qu'on a jeté dans l'eau, et le barbottage commence.

En avant, la petite poupée flottante; le puits, dont les deux seaux remontent sur une poulie; la tortue nageuse.

Elle montre un nouveau jouet insubmersible.

— Maman, c'est un canard, cette bête-là?

— Non!

— C'est une oie, alors?

— Non, c'est un cygne!

— Est-ce que les cygnes, c'est bête aussi... comme les oies?

— Qui t'a dit que les oies sont bêtes?

— Papa disait l'autre jour, en parlant de Fine, qu'elle était bête comme une oie!

— Par exemple! interrompt Joséphine très vexée.

Maman éclate de rire et laisse tomber dans la baignoire un des souliers de Mlle Marguerite : Floc!...

L'eau jaillit de toutes parts; la fillette est éclaboussée... elle jette un cri; mais, voyant son soulier qui flotte, elle rit aussi comme une folle.

— Un bateau, Maman! Regarde donc!

La bonne suit l'exemple de Mademoiselle et de Madame; elle

DANS LA BAIGNOIRE.

s'esclaffe à son tour, pendant que Mlle Marguerite demande avec le plus grand sérieux en regardant Fine du coin de l'œil :

— Maman, est-ce que ça rit, les oies, dis ?

Ce qui met le comble à l'hilarité de Maman pendant que la servante se « tord ».

Là! Le bain est pris.

Fine sort de la baignoire Mademoiselle sur qui l'eau ruisselle.

On l'essuie avec une serviette bien chaude, et Maman s'extasie sur le joli petit corps de sa fille, qui est maintenant tout rose comme les fleurs des pêchers, au mois de mai.

Et les baisers recommencent, et les rires, car Maman chatouille sa fillette.

Puis, les paupières de la petite s'alourdissent.

Il était un roi de Thulé,
Qui, jusqu'à la tombe fidèle,
Eut, en souvenir de sa belle,
Une coupe en or ciselé.
Nul trésor n'avait plus de charmes ;
Dans les grands jours il s'en servait,
Et chaque fois qu'il y buvait,
Ses yeux se remplissaient de larmes.

Maman chante doucement la jolie chanson et berce sur ses genoux la fillette qui déjà s'engourdit.

Joséphine, sans bruit, baisse les jalousies et ferme la fenêtre.

Mlle Marguerite s'est endormie dans une jolie pose, un bras sur sa poitrine, l'autre appuyé sur la main de sa mère.

Avec sa fille ainsi endormie sur ses genoux, Maman ressemble à « la Vierge à la Chaise ».

Papa, qui survient à ce moment-là même, s'arrête, charmé, devant l'adorable spectacle que lui donnent ses deux êtres bien-aimés et, se rappelant les vers d'Alfred de Musset relatifs à l'un des chefs-d'œuvre du grand peintre Raphaël Sanzio, il murmure :

Et pour que le néant ne touche point à lui,
C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

LE REPOS.

La Lecture — Le Dessin — Le Piano

Il est deux heures.

Au dehors la chaleur est accablante.

Impossible de sortir avant une heure au moins.

En attendant, Mlle Marguerite, réveillée, a envahi le salon.

Dans la chambre, Maman s'habille pour la promenade.

Joséphine donne un coup de fer aux rubans de son bonnet.

Mademoiselle va abuser de sa liberté.

Suivez-la bien, mes chers enfants, et ne l'imitez pas.

— Oh ! le beau livre !... C'est le livre tout plein d'images ! Or, ce livre est de valeur, il fait la joie de Papa.

Les plus grands artistes de notre temps l'ont illustré de splendides vignettes.

Tout d'abord, la fillette le dépose sur une chaise, l'ouvre discrètement et regarde les images, grave, les mains derrière son dos.

Elle est coupable déjà de désobéissance, car on lui a recommandé de ne pas toucher à ce livre; mais ce n'est rien encore!

Bientôt elle constate qu'elle serait mieux assise sur le tapis pour feuilleter l'ouvrage.

Tout à coup elle entend du bruit dans la pièce voisine. Inquiète, car elle craint d'être surprise, elle demeure immobile.

Le bruit cesse! Fausse alerte!

Et elle reprend le livre.

La joie qu'elle éprouve à le tenir, à le feuilleter, à regarder les dessins, s'augmente de ce fait que c'est du fruit défendu!

Pourvu que personne ne vienne la déranger.

Tous les joujoux sont délaissés; ils gisent çà et là : des jouets de petite fille, belle affaire; n'a-t-elle pas à sa disposition ce splendide volume? C'est bien plus amusant.

Oh! elle ne l'abîmera pas; elle se le promet...

On a bien tort de ne pas lui permettre de le manier.

Pourquoi cette défense?

N'est-elle pas une grande... grande fille?

De pareilles défenses, outrageantes vraiment pour elle, sont bonnes pour les tout petits... tout petits!

Oui, oui, elle feuilletera le livre; elle l'admirera... comme Papa, et elle prouvera à ceux qui doutent d'elle, qu'ils ont tort...

Las! voyez comme elle tourne chaque feuille avec précaution.

Elle ne mouille pas son pouce, allez; elle prend délicatement le coin de la page et, sa menotte à plat, elle fait glisser les vignettes hors texte.

Personne ne s'apercevra qu'elle a touché le livre... personne!

Elle s'assied!

Une minute encore elle tourne les pages avec un vague respect.

Soudain, comme elle trouve une image qui l'intéresse beaucoup, elle laisse tomber ses deux mains sur le précieux volume, qu'elle chiffonne.

C'est déjà très mal, mais attendez!

Hélas! que sont devenues les belles résolutions de tout à l'heure?

A présent, elle est prise d'impatience ; elle tourne les pages frénétiquement... et allez donc!.. Et allez donc!.. puis, elle mouille son pouce et les feuillets passent... vite! vite!.. plus vite encore! Zing!... Une page déchirée, une autre, une autre encore!

C'est un désastre! Le beau livre, sali, froissé, déchiré, déchiqueté, est en lambeaux.

La fillette semble alors seulement comprendre sa faute!

Elle est atterrée! Que faire?

Elle réfléchit une minute, referme le volume et le remet en place.

N'est-il pas vrai, mes enfants, que c'est très mal et que Mlle Marguerite mérite une punition?

Seulement, elle connaît son pouvoir; elle se fera câline; elle demandera grâce de si gentille manière que ses parents, trop faibles peut-être, lui pardonneront!

Qui diable pourrait punir cette mignonne créature?

Hé! Que se passe-il?

Mlle Marguerite regarde avec une attention soutenue l'une des vignettes arrachées au livre; elle cherche quelque chose... Quoi donc?

Un morceau de papier et un crayon...

Que veut-elle faire?

Écoutez, elle n'a pas pour rien dans les veines du sang d'artiste!

Grave, très attentive, les deux lèvres en avant, un petit bout de langue rose hors la bouche, assise sur un in-folio qu'elle a pris dans le casier à musique, elle s'évertue à copier une vignette.

Ça ne va pas; elle change de place, et comme sa posture est encore incommode, elle trouve plus simple de dessiner... couchée!

Alors, tout de son long étendue, déchaussée d'un pied tant elle s'est agitée, elle travaille avec ardeur; mais elle est mécontente de sa besogne.

Elle renonce à la copie... œuvre d'artiste stérile! — Elle veut produire une œuvre originale... Ah! mais!...

Finalement, elle crée un bonhomme rond comme une futaille et monté sur deux baguettes de tambour qui lui servent de jambes. Il n'a qu'un œil au milieu du front, comme un cyclope, et il fume une pipe dont la fumée monte au ciel pareille à un copeau de bois.

L'œuvre parachevée, elle ne la signe pas,... d'abord, parce qu'elle ne sait pas écrire! — raison péremptoire — et puis parce que, fille

de peintre, elle ne peut pas ignorer que les maîtres mettent à leurs œuvres un cachet qui les dispense de signature... Voilà!

Elle regarde son bonhomme en se reculant comme un simple Michel-Ange peignant une fresque, et, pleine d'orgueil, elle sourit, radieuse!

— Je dirai à Papa qu'il l'envoie au Salon de Peinture.

Cependant elle commence à s'ennuyer, car on la laisse seule trop longtemps.

Que fait donc Maman?

Désœuvrée, Mlle Marguerite va, vient, regarde par la fenêtre, se dit que le temps est superbe et qu'elle voudrait bien sortir.

Il doit faire joliment bon dehors!

En attendant, elle bâille.

Tiens! le piano est ouvert!

— Eh bien! « pisqu'on » me laisse, je vais jouer du piano, na!

Notez qu'on lui a défendu de toucher au piano. Mais quoi? elle est seule; il faut bien qu'elle s'amuse!

— Pourvu que personne ne vienne!

Elle prête l'oreille aux bruits extérieurs; elle n'entend rien : c'est le moment!

Elle s'installe devant l'instrument.

— Sol, mi, do, fa! Zim, boum, boum! Mi, sol, ré, si, la, do! Zim, boum, boum! Pan! Pif! Paf! Pouf! Zim, boum, boum!

Elle s'arrête et sourit.

— C'est « zoli » ! dit-elle.

Et elle recommence :

— Sol, mi, do, fa ! Zim, boum, boum !

Ça ne fait pas assez de bruit. Pan ! à tour de bras !

Elle s'arrête encore et sourit de nouveau ; elle est vraiment enchantée.

A la bonne heure, elle a trouvé un divertissement qui lui convient.

Certes, elle a eu des pianos déjà, des petits pianos qu'elle a démolis pour voir ce qu'il y avait dedans.

Ces pianos-là, ça ne « vibrait » pas !

Au contraire, le piano de Maman chante, tonne, mugit.

— Fa, ré, si, mi, do, sol !

Mlle Marguerite, à présent, ne trouve plus que Maman et Fine la laissent seule trop longtemps !

Au contraire, elle tremble que l'on n'interrompe son jeu.

— Do, do, mi, ré, fa, sol !

Décidément, c'est très amusant, surtout quand ça fait « Boum, boum, boum ! »

Et elle joue des coudes sur les basses.

— C'est très « zoli » Pif! Paf! Boum! Pan!

C'est une chevauchée terrible!...

— En avant, marche!

Des escadrons de fer se heurtent, effroyable mêlée!...

Le canon gronde; la mitraille éclate!

— Pif, paf, pouf! Boum, boum, boum!

Ça imite joliment une bataille.

C'est vraiment très, très « zoli ».

Et les tambours! Boum!...

Et la grosse caisse, pataraboum, boum!

Et le clairon!...

— En avant, soldats! A la baïonnette! Marche! Vive la France!

Mlle Marguerite est en pleine action; elle s'échauffe, monte sur la chaise, tape sur le piano à coups de pieds, à coups de poings... Patatras!...

Elle a perdu l'équilibre : la chaise est tombée!...

Le général en chef roule de son cheval et se fait une énorme bosse au front :

— Hi! Hi! Hi! Hi!

On accourt...

— Qu'y a-t-il? Oh! la pauvrette! Tu t'es fait bobo?

— Oui!... Hi! Hi! Hi!

Joséphine relève le trop vaillant et trop pétulant guerrier qui a eu un cheval tué sous lui.

Elle essuie ses larmes et essaye de la consoler :

— Ce n'est rien! Va! ce n'est rien! Ne pleure plus, mignonne!

Qui est-ce qui va sortir? Qui est-ce qui ira voir Guignol au Luxembourg?

— C'est... est moi! Hi! Hi! Hi! J'ai bobo, là, au front! Hi! Hi! Hi!

— Viens! Je vais te faire belle et nous irons nous promener. Viens!

Deuxième Toilette — Préparatifs de Sortie

C'est alors qu'il faut s'habiller pour de bon.

Comme dit Joséphine, on va se mettre sur son « trente et un ».

Et d'abord, il est urgent qu'on lave ces menottes-là.

— Oh ! les sales menottes ! Où diable les as-tu fourrées ? Regarde moi ça ?

La fillette se redresse superbe :

— Si tu crois qu'on gagne des batailles sans se salir les mains !

Bon, à l'essuyage à présent.

— Est-ce que tu as vu des batailles, toi, dis, Fine ?

— Oui !

— Où donc ?

— Sur des images.

Joséphine peigne Mlle Marguerite, qui a retrouvé, par hasard, Fanchon égarée sous une chaise.

— Ne bouge pas, il faut que je fasse le nœud de ton ruban!

La fillette, cependant, ayant ramassé le peigne, le passe dans les cheveux en filasse de Fanchon et casse une dent du beau démêloir en écaille.

Lorsqu'elle constate ce fait, qu'elle croit bien autrement grave que le saccage du livre, dans le salon, elle se trouble et marche droit vers Fine.

— Écoute, mon Papa m'a dit qu'il fallait toujours le dire...

— Quoi?

— Quand on a fait quelque chose de mal.

— Eh bien?

— Regarde!

— Le peigne de Madame cassé! Qu'est-ce qu'elle dira?

Mais Mlle Marguerite, qui a confiance en la parole de Papa, répond avec assurance :

— Maman ne me grondera pas puisque je l'ai dit...

— Non, ma fille, non, je ne te gronderai pas,... fait Maman qui entrait dans la chambre et qui a tout entendu. Sois toujours franche, ma jolie petite; dis la vérité quoi qu'il arrive. Une enfant peut faire

PRÉPARATIFS DE SORTIE.

le mal par inadvertance; mais il ne faut jamais cacher ses fautes, ni mentir.

Dix minutes après Mlle Marguerite, frisée, pomponnée, coiffée d'un joli chapeau de paille d'Italie orné de rubans crème et d'une plume d'autruche, vêtue d'une petite robe légère toute brodée et garnie d'une ceinture en soie crème, chaussée de mignons souliers — bras et jambes nus — tenant, d'une main, son cerceau, et de l'autre son seau et sa pelle, sort avec sa bonne.

Fine est sur son « trente et un », elle aussi, avec son long manteau de nounou et son bonnet orné de larges rubans qui traînent sur ses talons.

Elles vont au Luxembourg.

Ce beau jardin est le but de leur promenade quotidienne, en attendant que Papa décide qu'on ira habiter la villa qu'il possède à Étretat, sur la plage, au bord de la mer.

— Je vais faire des visites, dit Maman. Sois sage, enfant; amuse-toi bien. J'irai vous retrouver vers cinq heures...

Quelle magnifique journée!

Le soleil a fourbi ses plus riches rayons et brille dans un ciel très pur.

La sève monte et fait éclater les bourgeons résineux en vertes gerbes et en belles fleurs blanches aux cimes les plus hautes des marronniers géants.

Dans les parterres les fleurs s'épanouissent, verveines à la teinte violette; marguerites à la couronne perlée, la comtesse de nos jardins; héliotropes aux subtils parfums; géraniums rouges comme la braise

incandescente et dont les corolles semblent flamber dans le vert tapis des gazons.

Ah ! le beau et bon soleil qui réconforte et met des éclairs dans les yeux, du rose aux joues, des sourires aux lèvres, au cœur de la joie.

Partout chantent les oiseaux, dans le feuillage, dans les taillis, sur les pelouses.

Les ramiers, au plumage gris fer d'une finesse de ton exquise, volent deux par deux, lourdement lorsqu'ils planent, légers et rapides comme une flèche lorsqu'ils filent toutes ailes éployées.

Fringantes, les hirondelles vont et viennent, chassant les mouches dorées qui se poursuivent et semblent valser en bourdonnant au soleil.

Des gerbes d'eau jaillissent des larges bassins et retombent en une poussière blanche qui rafraîchit l'atmosphère.

Au fond du décor, le palais se profile dans une légère vapeur, faisant face au massif Panthéon où repose Victor Hugo.

Retenez bien le nom du grand poète, mes chers enfants ; ses œuvres sont connues de l'univers entier et constituent l'une des plus grandes et des plus pures gloires de notre pays !...

La foule se presse dans les allées : vieillards que le printemps revivifie et qui viennent là écouter les chansons des oiseaux ou les appels joyeux des petits êtres comme vous ; mamans attentives qui

suivent vos jeux ; nourrices robustes, gaillardes tout enrubannées, venues des plus belles provinces de France pour veiller sur votre enfance.

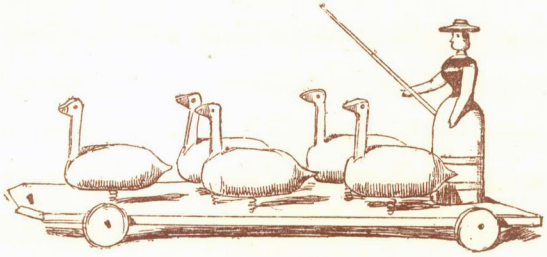
Regardez passer le vieux garde en son bel uniforme étoilé par la croix au ruban rouge, couleur du sang qu'il a versé pour sa patrie.

Il a été blessé à Reichschoffen, et, s'il s'appuie sur sa canne, c'est qu'il souffre encore de sa blessure.

Ce jeune homme dont les longs cheveux graissent le col de sa redingote noire hermétiquement close, dont le chapeau de soie est rouge et pelé, dont les souliers sont percés, éculés, lamentables, c'est un étudiant.

Sa face est blême, ses grands yeux, noirs et profonds, brillent... Regardez bien son profil de médaille, peut-être sera-t-il un jour un de nos poètes acclamés !

Il marche, va, vient, rêve, et s'arrête parfois pour voir le toit grec de l'Odéon, où, dans quelque vingt ans, on jouera la pièce tragique dont il prépare, dès maintenant, les scènes avec amour...



En Promenade

Dans le jardin, à peine entrée, Mlle Marguerite se démène.

Elle est déjà prise par le désir de jouer.

Tout son petit être est secoué par des frissons; elle a le diable au corps!

Elle a hâte de se mêler aux turbulents ébats de ses compagnes qu'elle entend bavarder, qu'elle voit courir. Elle est pleine d'allégresse.

Fine a toutes les peines du monde à la retenir. Enfin elle lui échappe!...

Le cerceau est lancé, il part... Toc! Toc! Toc! Le bâton s'élève et s'abaisse éperdûment sur le cerceau qui décrit les courbes les plus

fantastiques! Quelles capricieuses arabesques! Il passe à travers les jambes des promeneurs, frôle les jupes, se penche, va tomber, se relève, repart!... Toc! Toc! Toc! Mlle Marguerite est déjà loin!...

Fine la perd de vue, s'inquiète, l'appelle, se met à courir, lourdement, car elle est déjà grasse et trop serrée en son corset.

— Marguerite! Marguerite! Où es-tu? Reviens, méchante... Ouf! Marguerite!... Ouf! la petite mauvaise! Ouf! Ouf!

Fine est aux abois; elle s'informe aux passants; se tracasse; se démène; tempête; pleure!

Soudain un éclat de rire sonore et harmonieux part derrière elle.

C'est Mlle Marguerite qui raille la pauvre Bourguignonne.

— Oh! la mauvaise! Me faire de pareilles farces!

Elle rit à son tour; mais par prudence elle reprend la main de mademoiselle, qu'elle tient cette fois vigoureusement.

On reprend la marche interrompue.

On s'arrêtera là-bas, à l'endroit où Madame doit venir retrouver sa fille à cinq heures.

Mlle Marguerite est vexée de se sentir en dépendance et d'avoir perdu sa liberté; elle ne marche plus; elle se fait traîner par Fine, toujours patiente.

— Marche donc! Ouf! Il fait une chaleur!... J'ai bien de la peine déjà à me soutenir!

Mademoiselle ne répond pas. Elle fait la moue et se renferme dans sa dignité.

— Là! Nous sommes arrivées!

L'endroit a été bien choisi, entre vingt, par Maman.

Là, on est à l'ombre, sans humidité; l'air n'est pas trop vif...

On est à deux pas de Guignol, et, ce soir, quand l'excellente musique

de la Garde Républicaine viendra jouer, on ne perdra rien des morceaux qu'elle exécutera.

Fine prend deux chaises et s'installe.

— Ouf! Il était temps! Je suis déjà fatiguée : les premières grandes chaleurs m'abattent !

Mlle Marguerite s'est assise gravement à côté de sa bonne, un bras posé sur le dossier de sa chaise et les mains jointes.

Elle a dessein de témoigner ainsi à Fine, à la fois, le mépris qu'elle a pour le jeu, et de se venger de l'humiliation qu'elle a subie!

Elle est bien décidée; elle ne jouera pas. Elle montrera qu'elle sait se tenir, qu'elle est une grande fille et n'a pas besoin de tutelle.

En face d'elle est assise une grosse dame de province, parée comme une châsse et affublée de vêtements riches et rococos; elle se tient raide pour ne pas chiffonner ses falbalas criards.

Mlle Marguerite la trouve très digne, et c'est sa pose qu'elle a copiée, ce qui ne l'empêche pas, elle, d'être toujours adorable de gentillesse mutine, bien qu'elle ait l'air de poser devant l'objectif d'un photographe.

— Tu ne joues donc as ?

— Non!

— Mademoiselle est fâchée ?

— Très « facée ».

Cependant, un joli petit bout d'homme, pas plus haut que ça, passe

et repasse depuis quelques instants devant la chaise où Mademoiselle a toujours l'air d'une archiduchesse grognon.

Il est bien gentil le garçonnet avec sa coiffure très drôle, ornée d'un pompon rouge.

Sur le sol, il a vu le seau et la pelle de Marguerite, et il voudrait bien jouer avec elle à « faire des pâtés ».

Seulement, il n'ose point parler à une demoiselle qui affecte de si grands airs.

Alors, il s'éloigne, revient, s'approche davantage, jette un regard en dessous, s'éloigne de nouveau, fait un long détour, les mains derrière le dos, pensif, cherchant un moyen d'aborder cette fillette à l'aspect si imposant... revient encore, et s'avance finalement, timide, tout rouge, un doigt dans la bouche :

— « Mamoigelle... » veux-tu jouer avec moi?

Mademoiselle, qui a observé son jeu, hésite.

Comme elle a déclaré qu'elle ne jouerait pas, elle ne veut pas se démentir par crainte des railleries de Fine, qui comprend sa retenue et dit :

— Joue donc! Le petit « môssieu » est si gentil !

D'un bond, Marguerite est à terre ; elle ramasse la pelle et le seau, puis, prenant son petit ami par la main :

— Comment t'appelles-tu ?

— Henri !

— C'est un joli nom, je veux bien jouer avec toi!

Alors, mes chers enfants, quelle partie!

On fait des pâtés d'abord; puis des rigoles; puis des maisonnettes et des châteaux, et des tours, et des fortifications!

Les passants se dérangent pour ne pas démolir l'œuvre de ces architectes qui ont six ans à eux deux!

Naturellement, son caractère étant donné, c'est Mlle Marguerite qui dirige les jeux :

— Moi, je suis « l'archithèque », tu comprends, Henri? Toi, tu es le maçon?

— Maçon?... Oui!

— Travaille!... Je vais te surveiller. Dis-moi, « Môssieu l'archithèque, venez voir? »

— « Mamoigelle... » viens voir?

La fillette prend un air grave qui lui paraît convenir à merveille à son rôle.

Elle inspecte le travail, gronde et même morigène le maçon qui l'écoute... ébloui par tant d'éloquence!

Bientôt mademoiselle se lasse de son rôle inactif.

A son tour, elle veut être maçon.

Mais Henri ne consent pas à céder la pelle : ses fonctions de maçon lui conviennent mieux...

— « Pisque t'es l'archithèque! »

— Rends-moi ma pelle!

— « Pisque je suis maçon! »

Une discussion s'engage...

Marguerite reprend sa pelle et Henri, furieux, s'éloigne.

— « Je suis plus ami... na! » dit-il de loin.

Il boude!

Mlle Marguerite ne fait pas de concessions!

Dès lors, elle joue seule.

Soudain, elle s'arrête; se lève; court vers Fine à qui elle parle un instant à l'oreille.

Fine se lève et disparaît derrière un boulingrin avec Mlle Marguerite.

Mystère!

Lorsqu'elles reviennent, Fine rattache le pantalon de la fillette...

La nature a ses droits :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois!...

A présent, la grande chaleur est tombée. Le soleil décline déjà du côté du couchant et dore obliquement les grands arbres, les statues des reines de France, le palais, la fontaine de Médicis, le dôme du Panthéon.

La foule grossit là-bas et se masse autour du rond-point où bientôt prennent place les musiciens de la Garde Républicaine.

— Marguerite?

— C'est Maman! Quel bonheur!

Et de doux baisers sont pris et repris par la fille et la mère qui est bien jolie en sa claire toilette, avec son petit chapeau léger orné

de fleurs, son mantelet garni de jais miroitant et de dentelles.

Maman avait hâte de revoir sa fille chérie; aussi elle s'est pressée; elle arrive juste à temps pour entendre la musique.

Avant de rentrer à la maison on fait un arrêt chez Guignol, car Polichinelle rossant le commissaire met en joie la fillette qui aime déjà le spectacle depuis qu'elle est allée voir au Châtelet, en matinée, *les Sept Châteaux du Diable*.

Mais il faut rentrer pour goûter.

— Partons!

On s'arrête de nouveau pour regarder le charmeur qui est enveloppé littéralement par un nuage ailé.

On se presse, silencieux, autour de lui.

Pierrots et ramiers viennent manger dans sa main.

— Fine, est-ce qu'il leur a mis du sel sur la queue, dis? demande Mlle Marguerite dans le grand silence.

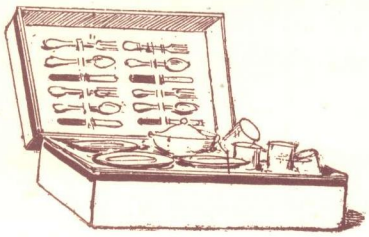
Tout le monde a entendu la question...

On s'esclaffe, et les oiseaux effrayés s'envolent à quelques pas;... ils reviendront bientôt...

Mlle Marguerite, cependant, a paru avoir une idée...

Elle a arraché de la pelouse une petite touffe d'herbe qu'elle cache dans sa poche, sans mot dire.

Dix minutes après on est de retour à l'hôtel...



Le Goûter — Récréation

La fillette a faim.

L'exercice et le grand air ont aiguisé son appétit.

Aussi se dirige-t-elle vers la salle à manger dès qu'elle a ôté son chapeau et remis en place ses jouets.

La salle à manger est une grande pièce tendue de superbes tapisseries de haute lisse, meublée d'un grand buffet aux panneaux finement sculptés, d'une table carrée et de douze chaises en cuir; le tout dans le style Henri II.

La fenêtre, en forme de baie, large et haute, est défendue par de magnifiques vitraux anciens.

Des jardinières en cuivre, ventrues, ciselées à jour et contenant des plantes vertes, brillent dans le clair-obscur.

— Tu sais, dit Fine, il est tard déjà. Tu n'auras qu'une petite tartine !

— Pourquoi? Je veux une grande tartine!

— Ça t'empêcherait de dîner!

La fillette est obligée de se contenter d'un petit pain que Fine a coupé en deux, après quoi elle a étendu de la gelée de groseille sur le gros morceau.

Mlle Marguerite ne mange que le côté du pain sur lequel la bonne a mis des confitures, mais elle offre le reste généreusement à Minet, qui le flaire, et, ne le trouvant pas de son goût, s'éloigne dédaigneux.

— A boire?

Fine emplit d'eau un grand verre en cristal taillé, y verse quelques gouttes de vin et présente le verre à Mlle Marguerite qui s'efforce de le prendre pour boire toute seule, comme une grande fille.

— Non! Tu le casserais !

Mais la bonne, trop faible, se laisse fléchir.

Mlle Marguerite est à la fois fière et ravie. Elle boit en riant, fait des glouglous, et répand le liquide sur sa robe.

Comme Fine, fâchée, veut reprendre le verre, la fillette fait demi-tour, lui échappe et rit de sa déconvenue... Flac!

Le verre tombe et se brise.

— Là ! Je l'avais prédit !

— Ça m'est bien égal !

— Voyez-vous cette assurance !

— Maman l'a dit l'autre jour, d'abord : ... un verre blanc cassé, ça porte bonheur, ah !

Or, que répondre à de pareils propos ?

Fine est complètement désarmée, presque émue.

Elle n'a jamais vu de petite fille si spirituelle.

Six heures !

Papa, qui est allé chez le marchand de tableaux, est revenu :

— Il t'a rapporté quelque chose ! dit Fine tout bas. C'est une surprise !

Mlle Marguerite rougit de joie.

— Il ne faut pas le dire, chut !

— Chut ! fait la fillette en battant l'air de sa petite main et en gonflant ses joues.

Elle prend Fanchon pour se donner une contenance et passe au salon, où Papa, assis dans un fauteuil, lit un journal du soir ; elle s'avance à pas de loup derrière le fauteuil.

— Coucou, Papa !

Papa se lève, embrasse sa fille, la soulève, la jette sur son épaule et la fait jouer à cache-cache avec Fanchon.

Alors les rires éclatent.

Mais qu'est-ce donc que Papa a rapporté à sa fille ?

Pourquoi n'en parle-t-il pas?

Tout à coup Maman paraît.

Sa femme de chambre la suit, tenant deux gros paquets.

Bon! c'est la surprise!

La femme de chambre dépose les paquets sur le tapis et se retire.

Papa sourit.

Maman est très sérieuse.

— Mon enfant, dit-elle — et sa voix tremble un peu — il y a aujourd'hui quatre ans, à cette heure même, que tu es venue au monde...

— J'ai quatre ans! Quel bonheur! Je suis une grande fille!

— A cette occasion, voilà le cadeau de Papa et voici celui de Maman!

— Quelle joie!

Pendant que Mlle Marguerite, très préoccupée, toute tremblante, déchire le papier qui enveloppe les cadeaux, Maman s'approche de Papa qui l'attire lentement sur sa poitrine, lui prend la main qu'il serre bien tendrement et l'embrasse pour la remercier de lui avoir donné ce cher petit être, en qui ils se sentent revivre.

Comme ils sont émus tous les deux, et comme leur émotion est douce!

— Quatre ans! Déjà quatre ans!

Et deux larmes perlent au bord des cils de Maman...

— Un cheval! J'ai un cheval! Fine, c'est un cheval que Papa m'a donné. Viens voir! Viens voir, vite, vite!

Tout aussitôt elle enfourche la bête.

— Hue! Hue, dia, Hue!... Oh! le beau cheval!... Je l'appellerai...

— Le Roussot! dit Fine... C'est le nom qu'on avait donné au cheval de Papa!

— Ton Papa avait donc un cheval?

— Pardi!

— Je suis sûre qu'il n'était pas aussi joli que le mien!...

Mais déjà Mlle Marguerite saute à bas du Roussot...

Ça se comprend; elle a hâte de savoir ce que contient l'autre paquet.

— Un mouton! Fine, un gros mouton! Un mouton gros comme moi, avec de la belle laine, des cornes dorées, une faveur avec un grelot et des roulettes aux pieds.

— C'est un bélier! dit Fine.

— Bélier, pas vrai, c'est un mouton! Il a de la laine! A la bonne heure, c'est un vrai mouton, ça! Pas comme le Frisé!

Pourtant, elle réfléchit.

— Le Frisé, ça sera son petit garçon!

Puis elle se tait; elle songe :

— Je vais bien voir si c'est un mouton?

— Comment?

— Tu m'as dit ce matin que les moutons ça mange de l'herbe; pas vrai?

— Oui, eh bien?

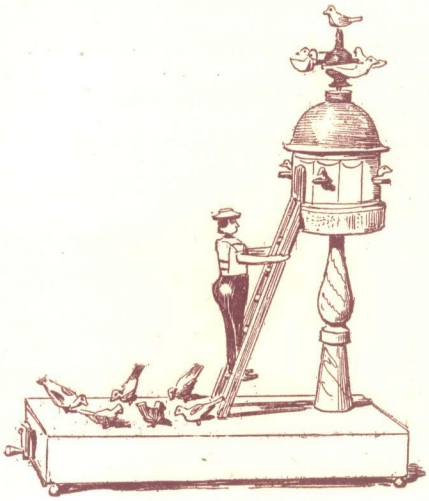
La fillette tire de sa poche la touffe d'herbe qu'elle a cueillie au jardin du Luxembourg.

— Mange, petit, mange! C'est de la bonne herbe, de l'herbe fraîche, mange!

Elle fourre de l'herbe dans la bouche en bois du bélier.

— Fine a peut-être raison, reprend-elle, rêveuse... Ce n'est pas un mouton puisqu'il ne mange pas d'herbe! Et elle conclut en déclarant que le mouton, qui n'est pas un mouton, s'appellera Blanc-Blanc.

— Madame est servie! dit le maître d'hôtel en ouvrant à deux battants les portes de la salle à manger bien éclairée et dans laquelle on voit un couvert éblouissant, car les cristaux et l'argenterie brillent sous la lumière de la suspension aux bras de cuivre.



À Table

Papa, radieux, offre le bras à Maman.

Mlle Marguerite fait une caresse au Roussot qu'elle laisse dans le salon « à l'écurie » et, prenant Blanc-Blanc à bras le corps, elle l'emporte, non sans peine, dans la salle à manger où elle l'installe à côté de sa grande chaise.

Turc, qui a droit de cité dans la salle à manger, aperçoit Blanc-Blanc ; il le regarde un instant avec surprise et même avec une vague inquiétude ; il le flaire et, tout à coup, prend place de l'autre côté de la chaise.

C'est Mademoiselle qu'on sert d'abord.

Sa cuiller au poing, la fillette souffle sur son potage, un excellent consommé, qu'elle mange très proprement : une grande fille de quatre ans ne doit pas répandre son potage sur sa serviette.

On sert un beau poulet rôti, tout doré.

Mademoiselle reçoit pour sa part un morceau de blanc que Maman découpe sur son assiette en menus fragments.

Cependant le maître d'hôtel, très correct en son habit noir et fort digne avec sa cravate blanche et ses longs favoris, présente à Maman, sur un plateau d'argent, un petit paquet mystérieux.

— On vient d'apporter ceci pour Madame!

— Pour moi? fait Maman surprise... De quelle part?

— On n'a rien dit!

— Voilà qui est étrange?

Papa sourit malicieusement pendant que Maman, comme sa fillette tout à l'heure, déchire le papier qui enveloppe un bel écrin en peluche gris perle.

L'écrin contient un superbe bracelet.

Maman a compris. C'est le cadeau de Papa à l'occasion de l'anniversaire béni...

— Que tu es bon ! Que je te remercie !

Quelle agréable surprise !

Mlle Marguerite, très attentive, sa fourchette en l'air, un doigt dans la bouche, regarde, étonnée, éblouie, le bracelet que Papa attache au poignet de Maman.

Le repas continue.

Toutes ces émotions ont altéré la fillette qui boit trois fois coup sur coup ; mais, cette fois, avec l'aide de Maman, et bien qu'elle ne coure pas le risque de briser, comme le verre de cristal, la timbale en vermeil que Papa lui a donnée le jour de son deuxième anniversaire.

Turc, cependant, quête à droite et à gauche un relief.

Tout le monde est en fête dans la petite famille et Mlle Marguerite lui donne le plus gros morceau de son rôti. Il faut bien qu'il ait sa part de la joie générale.

Huit heures sonnent.

La fillette à présent n'est plus aussi turbulente ; elle reste muette et presque immobile...

— Oh ! Oh ! fait Papa... Gare au marchand de sable !

Que dit-il ?

La grande fille ne dort pas. Ah ! mais non !...

Elle ne dort pas encore, c'est vrai ; mais elle lutte contre le sommeil, c'est visible !

Ses paupières sont alourdies et gonflées...

Par quelle force est-elle donc soutenue ?

Maman le devine :

C'est qu'il y a, là, dans une coupe, un pyramide de grosses cerises, coquettement arrangées sur un papier dentelé.

Oh ! les belles cerises ! Comme elles sont appétissantes !

En les voyant, l'eau en vient à la bouche.

— Pauvre chérie ! dit Maman.

Elle prend une grosse poignée de ces fruits savoureux ; elle les donne à la fillette qui, à demi endormie déjà, les regarde avec convoitise.

Rien de plus amusant que de voir la lutte entamée entre la gourmandise et le sommeil.

Lequel des deux triomphera ?

La gourmandise, parbleu !

La dernière cerise a disparu ; mais aussitôt les yeux de Mlle Marguerite se ferment tout à fait.

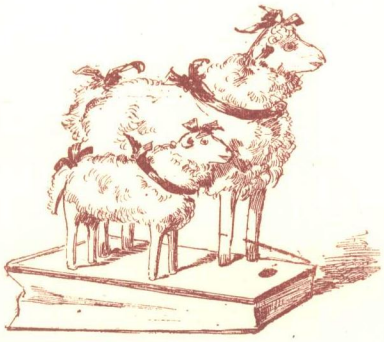
Sa tête mignonne, aux blonds cheveux, penche à droite, puis à gauche, puis en arrière, enfin en avant, et, brusquement, elle tombe sur deux petits bras potelés qui lui constituent un très moelleux coussin.

Madame sonne et Fine paraît aussitôt.

— Pauvre petite ! Elle était lasse ! Elle a tant joué aujourd'hui !

— Emportez-la, Joséphine. Je vous rejoins dans un instant.

La bonne prend délicatement dans ses bras la petite et l'emporte endormie.



Le Coucher — Bonsoir, Bébé

Dans la chambre il faut procéder au déshabillage... Grave besogne, car la fillette n'est plus de belle humeur.

— Je veux que le Roussot couche avec moi cette nuit ?

— Il est trop gros ! Tu prendras Fanchon !

— Je n'aime plus Fanchon. Alors tu me donneras Blanc-Blanc !

— Il est encore plus gros que le Roussot ! Je te donnerai Bob ou le Frisé !

— Non ! Je veux Blanc-Blanc ! Je veux Blanc-Blanc ! Hi ! Hi ! Hi !

— Oh ! que c'est vilain de pleurer comme ça à ton âge : une grande demoiselle de quatre ans. Je ne t'aime plus, tiens !

Joséphine, qui est très lasse, elle aussi, procède à la dernière toi-

lette de Mademoiselle et lui fait prendre de nouveau les poses plastiques, nues, qu'elle a montrées déjà le matin.

C'est fini !

— Tu ne veux pas que Blanc-Blanc couche avec moi !

— Non. Je te dis qu'il est trop gros !

— Alors je veux Fanchon et Midas.

Midas — un petit ânon qui porte deux bâts — est un des nombreux animaux qui composent la ménagerie en carton de Mlle Marguerite.

C'est Papa qui a baptisé celui-ci en expliquant à sa fille la légende du roi Midas, qui avait des oreilles d'âne.

Déjà Mademoiselle est en chemisette, cheveux dénoués, jambes nues, quand Maman paraît.

— Bonsoir, ma fille! dit-elle en s'asseyant. Viens m'embrasser !

On passe à Marguerite sa grande,... grande chemise de nuit, qui l'enveloppe du cou aux pieds et sous laquelle elle a l'air d'une petite religieuse.

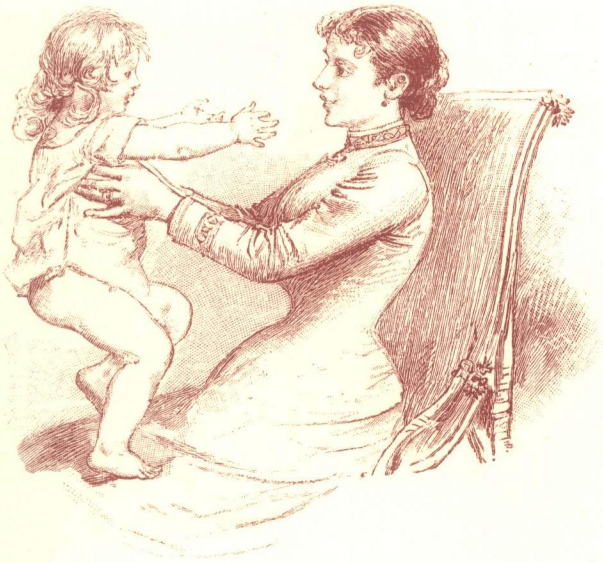
— Fais ta prière, mon enfant; bien dévotement.

La fillette, agenouillée sur les jupes de Maman, joint les mains et dit avec ferveur, d'une voix douce :

— Mon Dieu,... conservez la santé à Papa,... à Maman et à toute la famille !

— Ainsi soit-il ! dit Joséphine, qui, chaque soir, fait les répons.

BONSOIR, BÉBÉ.



— Au dodo !

Marguerite a repris sa poupée :

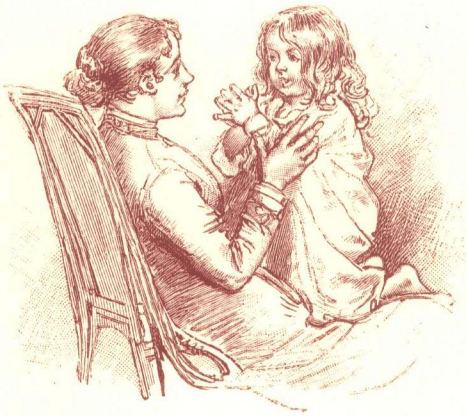
— Viens, ma Fanchonnette, viens dormir avec petite mère. Sois bien sage. Viens, ma fille chérie !

Un instant après notre petite héroïne est couchée dans son berceau blanc que Maman a bordé elle-même.

Fanchon repose sur le bras droit de la mignonne créature dont les cheveux sont épars sur l'oreiller et lui forment une sorte d'auréole dorée.

Joséphine a emporté la lampe.

Sur un meuble la veilleuse est posée et jette dans la chambre une faible et douce clarté.



— Fais dodo, ma mignonne !... Fais dodo !... Je t'aime !...

— Bon... on... soir... ma... maman !

— Bonsoir, ma fille ! Bonsoir, mon enfant adorée... Bonsoir !

Plus de bruit !

Mlle Marguerite ferme les yeux...

Maman la regarde, attendrie et souriante...

L'enfant dort !

Bientôt un souffle léger s'échappe régulièrement de sa poitrine...

Et, sur ses lèvres, un adorable sourire se dessine, reflet de son âme d'enfant qui veille et voit voltiger autour d'elle de beaux séraphins en robes blanches, aux ailes éployées, venus pour l'emmener avec eux au doux pays des Rêves...

TABLE

Le Réveil. — Bonjour, Maman. — Le Lever. 1

Première Toilette. 9

Premier Déjeuner. — L'ami Chat. 15

Le Bain. — Dans la Baignoire. — Le Repos. 21

La Lecture. — Le Dessin. — Le Piano. 29

Deuxième Toilette. — Préparatifs de Sortie. 39

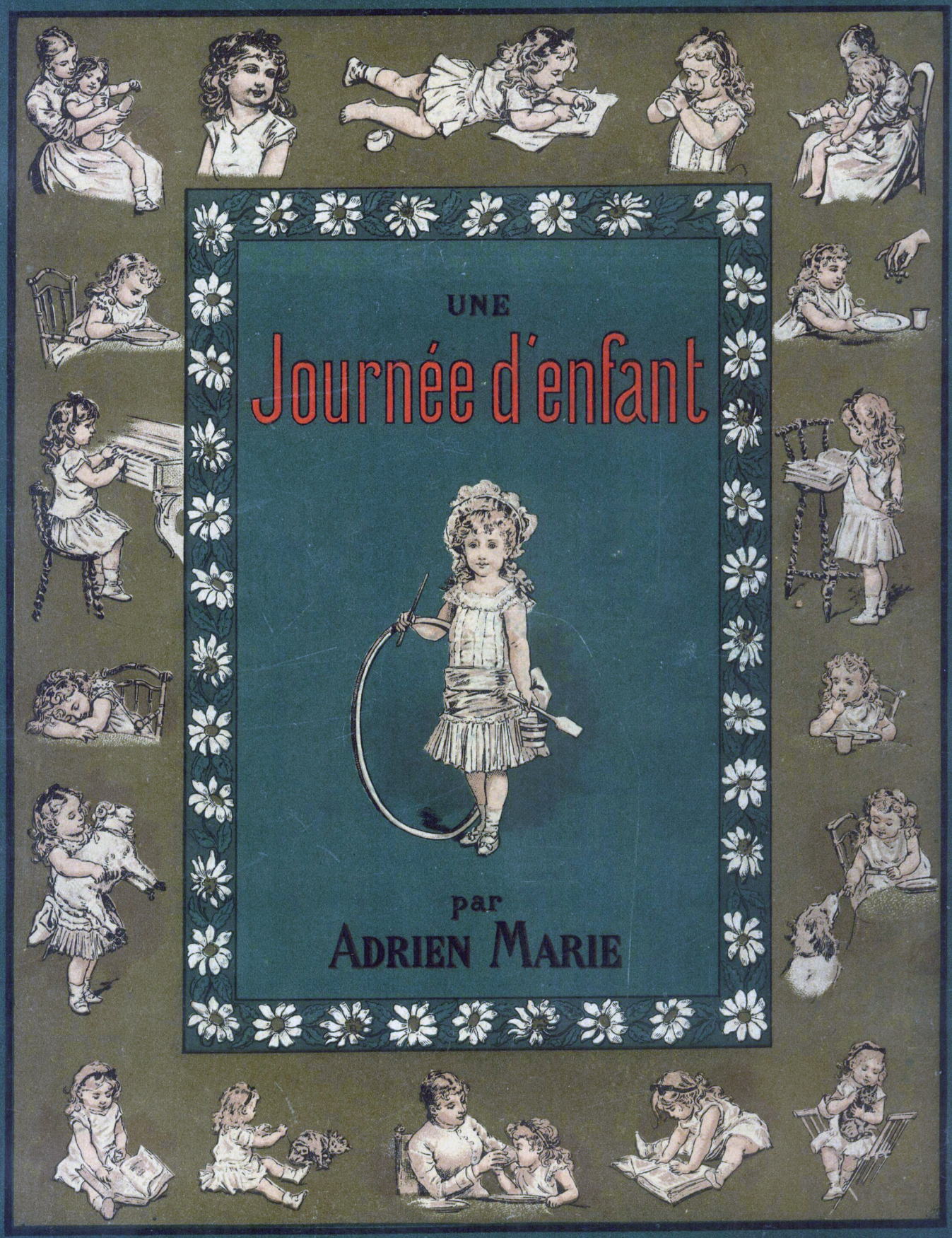
En Promenade. 47

Le Goûter. — Récréation. 55

A Table. 61

Le Coucher. — Bonsoir, Bébé. 67

2232-88. — Corbeil. Imprimerie Crété.



PARIS. IMP. BINGER, ARENTS, DES FOSSÉS & Cie